

De l'objet d'étude à l'objet du désir ou... l'ingénieur et le lichen

Un ingénieur en classe de perfectionnement

Une visite

Les élèves ont l'habitude. Nous avons arrêté d'agrafer le journal et je l'ai présenté : *Monsieur S. travaille dans une usine qui fabrique des avions*. Ce métier et ces avions ne sont évidemment pas passés inaperçus.

Chacun a tenu à lui montrer la classe et l'atelier dont il est responsable. L'ingénieur a regardé de près les ateliers découpage et électricité. Il a pactisé avec Mario, Bernard et Marc.

Trois jour après la visite, Mario reçoit une lettre. Monsieur S. lui envoie du fil d'acier pour le filcoupeur dont il est responsable. Très touché, Mario conserve précieusement cette lettre. Bien que ceinture blanche en écriture-lecture (début CP), il tient à lui répondre : plus d'une heure d'effort, malgré mon aide. Recopie laborieuse mais parfaite.

Les jours suivants, l'ingénieur habite toujours la classe. Dès qu'un avion passe, ils se précipitent pour le regarder : *C'est Monsieur S. ! C'est Monsieur S. !* » Mes explications sur le fait que Monsieur S. est à Toulouse n'y changent rien. Ça recommence au prochain passage.

Après une activité captivante : *On pourrait la raconter à Monsieur S. !* Bernard tire un exemplaire de plus de son texte imprimé, *pour Monsieur S.* Une photo d'avion : *C'est comme Monsieur S. !*, etc.

Monsieur S. est devenu un fantôme commun, un signifiant privilégié, attaché aux avions.

Mario construit une maquette d'avion en bois (un feu rouge de mobylette sert de cockpit).

D'autres questions fusent régulièrement, que mes réponses ne satisfont pas. Je ne peux plus ignorer cet intérêt : *Nous allons relever les questions que chacun veut poser*. En vingt minutes, quarante questions (les débiles, paraît-il, ne sont pas curieux). Je leur propose alors de réaliser :

Un premier album

Il ne sera fait que de nos questions. Nous l'enverrons à Monsieur S. avec la maquette de Mario.

Ça met une joyeuse animation. Un après-midi, le petit album est réalisé (moitié du format

21 x 29,7). L'unanimité propose Mario comme responsable de l'album (il centralise toutes les feuilles) : la classe a perçu sa relation privilégiée avec Monsieur S. (il lui arrivera d'ailleurs de l'appeler papa) (1). C'est lui qui fera la présentation.

Chacun recopie sa ou ses questions. Mario n'en pose qu'une. Il s'intéresse plus au personnage qu'aux avions : *Expliquez-nous votre travail*. Pour que l'album soit complet à temps, et malgré sa ceinture blanche en écriture qui ne l'empêche pas d'être ceinture verte en comportement (2), il met en évidence une pointe d'honneur, en tant que responsable, à copier les questions de Christophe (absent).

Marc dessine la couverture, et aide Mario, qui a du mal à tout terminer.

Quelques questions pittoresques :

– *Est-ce que le patron peut engueuler un ingénieur ?*

– *Y a-t-il des avions de police ?*

– *Les avions ont-ils des klaxons ?*

Patricia, elle, n'en pose aucune. Apparemment, ça ne l'intéresse pas. Nous expédions le tout avec l'avion en bois de Mario. La classe continue de parler de Monsieur S., mais Mario et Bernard s'impatientent et s'inquiètent.

Enfin, une réponse...

C'est un gros colis (ce matin, je l'ai caché : nous avions une recherche intéressante en cours). Les

(1) *Il n'y a pas d'homme à la maison. Mario, seul garçon, s'occupe des travaux pénibles.*

En 1938, Lacan constatait le Déclin de l'image paternelle (Encyclopédie française). Ce qui n'avait rien à voir avec l'image du père fouettard. Vingt ans après 1968, les « parents modernes » et les communautés, on s'avise que les pères pourraient avoir une fonction autre que maternelle : les enfants de demain auront peut-être à leur disposition, pour élaborer un idéal de moi, des pères culturels, des re-pères, autre chose que des Superman d'opérette ou des Rambo guerriers.

Cf. aussi F. Oury, L'école paternelle, 1963 in Chronique de L'École caserne.

(2) *Mario, qui écrit comme un enfant de cinq ans (blanc), se comporte et est considéré comme un enfant de dix ans (vert).*

ceintures blanches s'accrochent pour déchiffrer, vont demander aux copains, s'y remettent, reviennent me voir...

Je dois répondre à dix questions à la fois. On me tire par la manche quand je tarde. Les lettres se montrent, s'échangent.

Patricia est bien triste de n'avoir rien reçu. Je l'embauche pour aider les ceintures blanches.

Tony, le gitan marginal et désengagé, était à l'hôpital au début de l'histoire. Le voilà encore sur la touche. Pourtant, pour la première fois, il fait un pas :

« Je pourrai lui écrire, moi aussi, pour avoir une lettre ? »

– Bien sûr ! Tu l'écriras ou tu préfères me la dicter ? (il est ceinture blanche, lui aussi).

– Non, j'essaierai de l'écrire !

Je n'insiste pas. Trop de vent sur une brindille, ça l'éteint. Si Tony est accroché, il le fera savoir. En attendant, il s'intéresse à la lettre de son copain Mario qui n'est pas peu fier :

« Bravo, et merci pour ta maquette ! Tu as beaucoup d'imagination, et à ta façon, tu es un constructeur d'avion... »

A tour de rôle, chacun raconte. On discute d'une réponse curieuse : *Mes outils sont : la machine à calculer, le crayon, ma tête.* Mais que fait donc Monsieur S. ? *Des dessins*, dit Mario. Je présente alors :

• Deux grands plans :

Un turbo-réfrigérateur et un climatiseur. Il manque un coin. Ce sont des documents secrets !... On abandonne les lettres. Voilà mes dix « perfectionnements » en train de chercher un sens à cet ensemble de traits, de côtes et de symboles.

On n'y comprend rien !... Moi non plus. J'explique comme je peux, l'air froid, l'air chaud, la température constante, etc. Les voilà alors, pendant plus d'une demi-heure, échaffaudant des hypothèses :

– Ça, ça doit être du vent ! Ça, ça doit servir à chauffer. L'air doit sûrement passer par là...

Décidément, ça les remue. Surtout Tony, l'un des plus acharnés. C'est lui qui conclut : *C'est pas un métier facile, ingénieur !*

Mais le colis renferme aussi d'autres trésors...

• Des revues :

... avec beaucoup de photos d'avions. Le fait que la plupart soient rédigées en anglais, ne gêne personne.

• Des photos de l'usine de Toulouse :

On commente ces drôles de robinets, ça parle de démarreurs, de vannes et... merveille ! On voit un vrai turbo-réfrigérateur. Évidemment, tous ces hommes en blouse blanche sont susceptibles d'être Monsieur S.

Mais certains, dont Mario, nous ont abandonnés et, isolés, contemplant leur lettre ou leur revue.

Nous n'avons pas vu passer l'après-midi. Il est temps de rattraper toutes ces attentions et ces énergies dispersées, en revenant à notre projet commun !

– *Ce serait bête, que tout ce que chacun a appris, il le garde pour lui. Êtes-vous toujours d'accord pour faire un album avec tout ça ?*

On s'entend sur le contenu. Ce soir, à la maison, on peut commencer à y penser.

Réalisation du deuxième album

Vendredi 14 heures, nous sommes prêts.

De quoi allons-nous parler ?

– *De ce qu'on veut. De ce qui nous a intéressés, et qu'on a retenu...*

– *Mais aussi des choses importantes à faire savoir, donc à ne pas oublier.*

D'où une liste de points à traiter, et de volontaires (essentiellement ceux à qui M. S. en a parlé dans sa lettre).

– La vitesse des avions (Régine).

– Le nombre d'ouvriers de l'usine (Nadia).

– Le nombre d'ingénieurs (Bernard).

– En quoi sont faits les avions (Régine).

– Les outils de travail de Monsieur S. (Frédéric).

– La tour de contrôle (Frédéric).

– Le climatiseur (Tony aidé par Bernard).

– Combien d'avions construits par mois (Bernard).

Notre organisation :

a) le matériel :

Ce n'est pas notre premier album. La mise en place se fait rapidement. Aujourd'hui, chacun va travailler à « sa » feuille (ou « ses » feuilles) : pas de problème de constitution d'équipe, ni de disposition. Nous vérifions que chacun possède le matériel nécessaire :

– du brouillon,

– crayon et stylo,

– une page de couleur pour recopier le texte,

- une page Canson 21 x 29,7 où l'on collera le texte, et que l'on décorera,
- feutres, crayons de couleurs, etc.

Nous rappelons alors :

b) règles et consignes :

Discutées au conseil, acceptées par tous, sans elles nul travail ne serait possible.

- Comment faire et dans quel ordre ?

Ces consignes **en gras** sont rappelées sur une affichette : « Je participe à l'album. »

- **Sur le brouillon, je raconte** (les ceintures blanches dictent au maître ou à un orange).

- Quand j'ai fini, je **m'inscris** au tableau et **je travaille en silence** (fiches, dossier, opérations, lecture... Je peux aussi rêver, mais pas gêner).

- Quand le **maître m'appelle**, je porte **mon brouillon, sa lettre** (de Monsieur S.).

- **Je recopie puis je mets une croix** en face de mon nom.

- **Je colle, je décore.**

- **Le maître me rappelle** pour vérifier : j'apporte **ma page, mon stylo.**

- **Je m'efface** et j'apporte **la page au responsable.**

- Consignes

Nous sommes en « code voix basse » (c'est écrit en gros au tableau) : on parle comme on veut, à qui on veut, mais on ne doit pas entendre les voix. On se déplace librement mais sans bruit.

- Je ne dérange pas ceux qui travaillent.

- Avant d'appeler le maître, je consulte un copain ou mon chef d'équipe.

- Nous faisons un album pour renseigner les correspondants donc pour qu'il soit lu : j'écris lisiblement. C'est long ? Je me repose. C'est trop raté ? Je recommence.

- L'album est celui de toute la classe. Ma page ne doit pas gâcher l'album. Je peux rester en dehors mais si j'y participe je le fais sérieusement.

- Dernières précautions

- L'album sera relié par le petit côté (à l'italienne). Chacun montre qu'il a compris.

- Des volontaires pour travailler en plus aux dessins des couvertures.

Déroulement

Tout le monde est là, avec le désir de réaliser l'album : nous pouvons y aller. La machine se

met en route. Chacun commence à rédiger. L'entraide est de rigueur. Aujourd'hui, aucune ceinture blanche ne vient me dicter son texte. Tous essaient d'écrire, ou dictent à un copain.

- Mario dicte à Régine. Le chef d'équipe (qui ne maîtrise pas encore l'écriture), est aidé par la gêneuse (rejetée par tous) : l'album induit des situations intéressantes.

- Marc va se faire écrire certains mots par Christophe (effaré mais lecteur et écrivain). Son acharnement à se passer de moi me reconforte.

- Tony a tenu à participer. Il dicte à Nadia. Mais il rigole, dicte deux fois la même chose, se déplace sans raison. Nadia n'apprécie pas. Il la retarde. Elle l'envoie ballader. Embarrassé, il va trouver Régine. Même résultat au bout d'un moment. Il attrape une amende (3) et il est invité sans douceur à faire autre chose, si l'album ne l'intéresse pas. (Nous avons, du reste d'autres arguments, s'il ne comprend pas).

Pour une fois, il n'abandonne pas. J'accepte de lui corriger son texte inachevé.

- *Je n'avais pas posé de questions à Monsieur S. car j'étais à l'hôpital. J'ai écrit une lettre :*

« *Cher Monsieur S.,*

Je vous envoie une lettre pour vous faire plaisir. Je sais que les avions, c'est dur à fabriquer. Votre plan est très intéressant mais il est très dur à comprendre. Toute la classe vous remercie pour les livres. »

Au fur et à mesure de l'avancement des travaux, des noms s'inscrivent au tableau. Je les appelle un par un. Nous mettons au point le texte écrit au brouillon. A noter :

- Mario se préoccupe surtout du travail de l'ingénieur : cette rencontre avec Monsieur S. a eut un écho profond chez lui.

« *Monsieur S. m'a expliqué son travail : l'ingénieur dessine les plans des appareils. L'usine fabrique des appareils à faire de l'air chaud, des ventilateurs, des robinets pour les avions... Je remercie Monsieur S. de m'avoir appris beaucoup de choses. »*

(3) *Payée en monnaie intérieure : les enfants sont payés quand ils travaillent (tarif négociable). Ils peuvent acheter, vendre ou gaspiller leurs sous en amendes. (Cf. De la classe coopérative à la pédagogie institutionnelle, p. 169, Oury-Vasquez, Éditions Maspéro et Une journée dans une classe coopérative, p. 80, Laffite, Éditions Syros).*



• Comme Mario, Bernard garde les pieds sur terre. La lucidité de la fin de son texte est émouvante.

« On fabrique quatre ou cinq Airbus par mois, à Toulouse. Monsieur S. travaille de 7 h 30 à 12 h 15 et de 13 h 15 à 16 h 30. Le jeudi et le vendredi, il finit à 16 heures. Il y a dix ingénieurs dans son usine. Quand il était petit il voulait déjà être ingénieur. Ça fait douze ans qu'il fait le métier. Il gagne 9 000 F par mois (presque un million de centimes). Moi aussi j'aimerais faire ingénieur. Mais c'est dur pour y arriver. »

• Patricia, qui n'avait posé aucune question, a tenu quand même à écrire :

« Je ne comprends pas bien comment l'air passe dans les tuyaux du turbo-réfrigérateur. Je dis merci à Monsieur S. pour les livres. »

Tout le monde s'affaire. Malgré le « code voix basse », le volume des voix a tendance à monter. Pris par leur travail, ils ne font pas attention. Si je laisse faire, bruit et énervement vont rendre cet après-midi invivable. Inutile d'expliquer, ils sont d'accord, et savent déjà pourquoi le code voix basse est nécessaire.

Les rappeler à l'ordre ? Ils s'arrêtent mais recommencent un moment après. Mes remarques successives vont attiser leur agressivité... et la mienne. Leur attention est prise dans leur travail. J'aurais tort de la déloger.

C'est au niveau du réflexe qu'il faut intervenir. La monnaie intérieure est, là aussi, fort utile : une amende dérisoire est plus efficace que mes rappels, pour stopper les décibels égarés.

Cinq centipoints : le « prix » d'une opération (une simple fiche est payée au moins 1 point). Régine : 5 c ! Elle sait ce que ça veut dire. Elle n'est pas « touchée » affectivement, 5 c ce n'est rien ; pas de rancune. Mais le réflexe joue. Sans même interrompre son travail ou sa discussion, la voix baisse. De plus, elle n'a pas tendance à recommencer, car de 5 c en 5 c, ça peut faire une somme qu'elle n'a pas envie de payer. Étant moi-même soumis au régime des amendes, je sais de quoi je parle. A la fin de l'après-midi, huit élèves auront entre 5 c et 25 c d'amende et le bruit n'aura pas été un problème. Mais si on ne doit pas entendre les voix, la communication à voix basse, tout comme l'entraide, est d'utilité publique. C'est parce qu'ils ont le désir de le faire, que nous

réalisons l'album (nous pourrions très bien occuper autrement notre temps). Je n'ai donc nul besoin de surveiller ou stimuler l'attention. Mais il est indispensable que chacun parle et se déplace librement.

Bernard partage ses feutres avec Nadine et Patricia. Christophe prête son stylo vert, Marc aide Régine à découper sa feuille en forme d'avion. On feuillette les revues à plusieurs pour trouver une piste d'atterrissage, un démarreur ou un rotor d'hélicoptère. Frédéric vient devant le tableau en levant le bras. Signal convenu, tout le monde (le maître aussi, bien sûr) l'écoute : *Qui a une tour de contrôle sur son livre ?* (4)

On se montre les pages, on se critique, on commente...

Une fois le brouillon au point, chacun recopie son texte. C'est là un autre combat pour certains « dysgraphiques » ennemis de la calligraphie : Mario a recommencé deux fois, Mohamed trois fois. Chacun a son niveau donne le maximum de lui-même.

Pour la première fois, Christophe a su écrire sur les lignes, sans se tromper ; Tony a réussi dix lignes avec deux erreurs seulement...

Ces petits succès, individuels, qui permettront d'attendre et d'atteindre des succès plus importants, font du bien à tout le monde, et nous avons tendance à accorder des vertus magiques à cet album... et surtout aux suivants.

Quand ils ont recopié et décoré, une croix en face de leur nom me permet de les rappeler pour une dernière vérification. Le responsable (ici Mario) recueille alors les feuilles, et ne se gêne pas pour donner son avis.

A part Régine, aucun n'est sorti en récréation. De 14 h 30 à 17 heures, ils sont restés à leur travail. (J'ai évité de me poser des questions sur leur pouvoir d'attention.)

Ce soir, seuls Régine, Frédéric et Nadia n'ont pas fini. Frédéric tient à terminer chez lui.

Comme d'habitude, je rédigerai un résumé de l'album que nous tirerons au limographe pour les lecteurs de *Notre moulin*, et que nous collerons aussi, comme trace, dans le cahier d'éveil. Cette fois, avec l'accord de tous, nous y ajouterons les pages de Mohamed et de Christophe sur l'hélicoptère. A vous de dire si nous avons bien fait. Le saviez-vous :

... *L'hélicoptère tient en l'air parce qu'il prend l'air qui est au-dessus de l'hélice, pour le mettre dessous. La « force » le fait « monter ».*

Suit un dessin.

Exemple avec un bateau : si je mets de l'eau sous le bateau, il va monter. Mohamed

... *Monsieur S. m'a dit que le carburant de l'hélicoptère c'était de l'essence comme les voitures. La grande hélice, au-dessus de la cabine, s'appelle le rotor. Le pilote fait bouger le rotor pour s'envoler ou plonger... Christophe*

Demain matin, Marc et Bernard dessineront la couverture. (Je ferai les titres.) Les retardataires termineront pendant que les autres feront du travail individuel autocorrectif.

Ensuite, nous scotcherons les feuilles en accordéon, et nous contemplerons alors **notre** album. Nous serons fiers de notre travail.

Album, lichen, et autres objets

Un « simple » album ?

Si, comme document, nous amenions cet album à un colloque quelconque, pour participer à la **Recherche pédagogique**, nous risquerions fort de provoquer des sourires amusés : accorder autant d'importance à un « simple album ».

Justement ! Il n'est peut-être pas aussi simple que cela. Essayons d'abord de voir, ce qu'il a apporté à la classe.

Sur le plan scolaire :

- Collectivement, nous avons parlé et démystifié l'avion, sa construction, le métier d'ingénieur, découvert la complexité de l'ensemble, situé Toulouse, déchiffré un plan, évalué le temps de construction de l'Airbus, compris le principe de l'hélicoptère, et les horaires de Monsieur S. nous ont permis, la semaine suivante, de travailler sur les nombres complexes.
- Individuellement, chacun a dû exprimer par écrit une synthèse d'informations diverses, et, pour certains, l'album fut l'occasion d'une victoire sur le plan de l'écriture.
- Ne parlons pas de l'exploitation de certains textes en lecture et en français.

Sur le plan psychologique :

- La réussite commune a resserré les liens et renforcé la cohésion. Les sous-groupes se sont

(4) *Imagine-t-on les ingénieurs, à Toulouse, rivés à leur table à dessin ?*

rapprochés. Régine, la rejetée, a aidé Mario le chef d'équipe. Il suffit de voir la joie collective face aux victoires individuelles pour se convaincre de la bonne santé du groupe.

• Cet épisode a surtout permis l'insertion de Tony qui, depuis son hospitalisation, était plus perdu que jamais. Malgré son instabilité, il a réussi à donner : travailler pour le groupe durant plus de deux heures.

Lui qui avait régressé dans l'apprentissage de la lecture-écriture, le voilà en train d'écrire une lettre, pour en recevoir une autre en retour : écrire pour recevoir de la lecture. Il se pourrait bien que cette coopération réussie, signe sa véritable rentrée dans la classe... (5)

Bref, Monsieur S., les avions et l'album, méritent largement la reconnaissance du pédagogue.

Mais encore ?...

Ne suppose-t-on pas le problème résolu ? Comment, et pourquoi, cette visite, ces documents, cet album, ont-ils focalisé les intérêts et les énergies ?

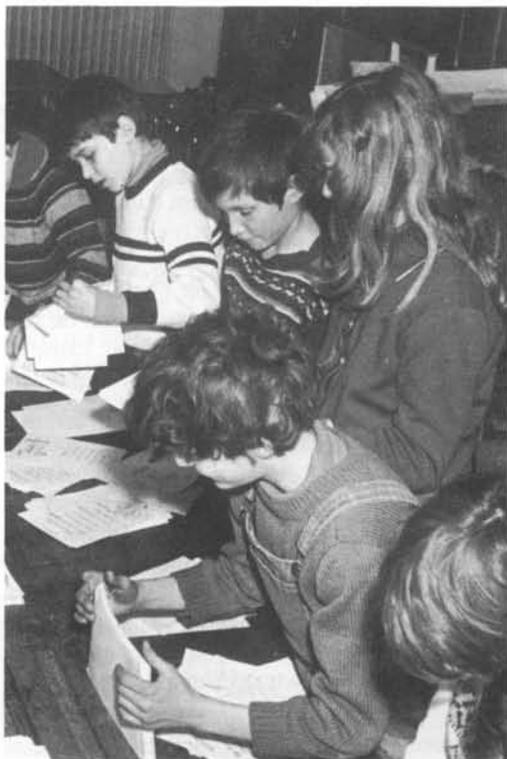
On peut aisément les imaginer, transformés en leçon de pédagogie moderne : « **Le bon maître qui sait saisir les occasions... Son intuition pédagogique qui lui permet d'exploiter comme il convient cette visite inattendue... Les questions judicieuses qui suscitent et entretiennent l'intérêt et la motivation nécessaire, etc.** » (il suffit de lire les instructions officielles).

... Et voilà pourquoi votre fille est muette, et les modestes instituteurs, vaccinés contre les expériences modèles.

Il est pourtant facile de remarquer que tout l'art du bon maître ne saurait suffire pour que ces débilés dysgraphiques, dyslexiques, caractériels, instables psychomoteurs, restent plus d'une demi-heure à déchiffrer un plan on ne peut plus austère et abstrait, plus de trois heures à écrire alors qu'ils n'y sont pas contraints et qu'il est fastidieux de recommencer trois fois la copie d'un même texte : les plafonds du pouvoir d'attention sont allègrement crevés.

Mais, peut-on objecter, l'ingénieur, les avions, les documents secrets, voici des « objets » ou des signifiants bien passionnants pour des enfants de dix ans. Pourquoi s'étonner ?

Parce que l'an dernier, c'était du lichen sur une branche morte qui avait déclenché un enthousiasme comparable.



Une branche, ramassée négligemment par un taciturne en promenade, après avoir servi d'épée fictive et d'objet fétiche, a séjourné quelques jours sur la table d'exposition avant de se révéler un formidable objet d'étude : observation, questions, discussions animées et apprentissages.

Mieux : un résumé dans le journal a provoqué – et pour la première fois – des réactions orales et écrites de la part des parents, avant d'engendrer un travail de quinze jours chez les correspondants, où la branche a sévi aussi, à 800 km de chez nous.

Va-t-on encore parler de « forte motivation », de « bon climat » et autres modernités ?

Va-t-on, chaque année, ramasser du lichen, inviter un extraterrestre ou dupliquer des documents secrets ?

Soyons sérieux – quelque chose est là, qui préexiste à l'activité qui présentifie un manque et fait

(5) Les chercheurs habitués à s'abstraire des réalités subjectives quotidiennes pour se pencher objectivement sur les éléments quantifiables, voudront bien excuser ces préoccupations, indispensables au pilotage d'une machine complexe.

appel d'air. Moteur et déclencheur qui draine les énergies et que je n'ai qu'à entretenir.

Freinet (6) ne disait pas autre chose : « *Donnez du tirage... et la moindre petite flamme fera démarrer un feu, que vous n'aurez plus qu'à entretenir.* »

Mais ne parlons pas pour autant d'intérêts ou de besoins vitaux : les enfants n'ont nul besoin de lichen ou de turbo-réfrigérateur. Remarquons plutôt que si le lichen, en tant que tel, ne joue aucun rôle, par contre, comme les plans ou l'album, il occupe une place privilégiée : cause et objets d'émotions, d'enthousiasme et de désirs (individuels et collectifs).

Or, l'expérience montre que cette place peut être occupée par n'importe quoi : pour Michel, une pomme apportée pour la table d'exposition, pour Yolande, une huître fossile qui s'y trouve déjà, pour Régine, le fichier mathématique dont elle est responsable (et à qui elle fait des bisous le soir, avant de partir), pour Angela, sa chef d'équipe, et pour Miloud, une porte. Ce peut-être aussi bien le maître, le groupe, un texte libre ou le correspondant (7).

« *Je ne voudrais pas affoler les instituteurs, ni peut-être un certain nombre d'analystes, mais cette possibilité de reprise, de résurgence du désir, on l'appelle, depuis Freud, le transfert.* » (F. Tosquelles, in JCCO, op. cit.)

Or, qui dit transfert dit « objet » de ce transfert. Mais les nombreuses acceptations du terme n'en facilitent pas l'utilisation. De l'objet de la pulsion (Freud) à l'objet partiel (K. Abraham M. Klein) en passant par l'objet transitionnel (Winnicott) sans parler d'expressions comme « choix de l'objet », « investissement d'objet », « perte d'objet », ou « relation d'objet », il vaudrait mieux savoir de quoi nous parlons.

Le lichen, les plans, l'album ou l'ingénieur, causes et objets d'investissements massifs et inespérés, font écho à « l'objet (a) » de Lacan. Encore faudrait-il retranscrire le concept (8) dans un contexte de groupes, d'activités, d'institutions... et d'objets. Un milieu où déjà les notions de transfert, de lieu, d'identification, ont dû être retravaillées pour devenir utilisables.

Mais nous sortons là de notre domaine (9). Pour le moment, nous ne pouvons qu'esquisser des notions plus descriptives qu'explicatives. Contentons-nous donc de remarquer qu'il n'y a pas que les enfants qui réagissent : Monsieur S., dès la fin de sa visite, publie un article sur « cette classe » pas comme les autres. Ce sont surtout

Mario et Bernard qui l'accrochent. Le fil électrique (envoyé par la poste) prouve assez qu'entre eux le courant passe bien. Il est aussi intéressant de savoir que comme eux, Monsieur S., élève, a eu des difficultés. Comme eux, c'est avec ses mains qu'il travaillait le mieux, montant et démontant ce qui lui passait entre les doigts. Ne parlons donc ni de transfert, ni d'identification, et convenons qu'il faudrait être bien naïf pour croire que ce « complexe d'intérêt » est dû à un art pédagogique quelconque, ou à une attente béate pour que se manifestent les prétendus intérêts ou besoins vitaux des enfants et du groupe.

Nous préférons évoquer « *le réseau complexe d'institutions, qui à la fois permet et canalise les échanges, accueille et distribue le flot d'énergie libidinale libérée. Réseau qui permet de brancher toute la classe sur l'inconscient des participants, d'accepter les transferts, de favoriser chez chacun l'émergence du sujet, et d'accueillir les résurgences du désir.* » (Miloud, p. 127).

Dit autrement, un milieu qui ne tombera pas du ciel, capable d'accueillir et d'assumer l'inattendu et l'insolite, pour en faire des sources de connaissance.

Bonnafé parle de l'utilisation du **potentiel soignant du peuple**. Nous rêvons sérieusement d'une école qui saurait utiliser le potentiel éducatif d'un peuple réconcilié avec elle. Tout cela est bien banal.

Depuis des décennies, dans des classes atypiques, les visiteurs, les avions et le lichen ne sont plus causes de désordre, mais facteurs déclenchants de productions et d'évolutions dont témoignent de « simples albums ».

R. Laffitte
(Novembre 1987)

(6) Les dits de Mathieu, *Éditions Delachaux et Niestlé - 1949.*

(7) Cf. L'an dernier j'étais mort. Signé Miloud, C. Pochet, F. Oury, J. Oury, *Éditions Matrice, et en particulier le chapitre V : Transfert, transport, déplacements et résurgences, et aussi Une journée dans une classe coopérative, p. 171* Qu'est-ce qui les fait grandir et la post-face de F. Tosquelles Lettre à un maître d'école, p. 197.

(8) J.-D. Nasio, *Les yeux de Laure (le concept d'objet dans la théorie de J. Lacan)*, Éditions Aubier, 1987.

(9) *Tout avis compétent utilisable sera le bienvenu. Un jour, peut-être, nous ne serons plus seuls à nous intéresser à ce qui se passe là.*